

JULIEN GRACQ

en lisant en écrivant

Dix-septième réimpression
58^e mille



JOSÉ CORTI

Chez le même éditeur :
GRACQ

★

ANDRÉ BRETON

quelques aspects de l'écrivain

AUTOUR DES SEPT COLLINES

UN BALCON EN FORÊT

UN BEAU TÉNÉBREUX

CARNETS DU GRAND CHEMIN

AU CHÂTEAU D'ARGOL

LES EAUX ÉTROITES

EN LISANT EN ÉCRIVANT

LA FORME D'UNE VILLE

LETTRINES

LETTRINES II

LIBERTÉ GRANDE

LA LITTÉRATURE A L'ESTOMAC

PENTHÉSILÉE, de Kleist, (*théâtre*)

PRÉFÉRENCES (*critique*)

LA PRESQU'ÎLE

LE RIVAGE DES SYRTE

LE ROI PÊCHEUR (*théâtre*)

ENTRETIENS (2002)

vue un personnage, en gardant le pressentiment qu'il va reparaître dans certaines éventualités, ce pressentiment n'est pas mis en réserve à l'écart dans notre mémoire : il s'incorpore aussitôt au sentiment global que promeut à chaque instant notre lecture, et vient le nuancer sans s'en distinguer. Cette mémoire des éléments déjà absorbés et consommés — mémoire tout entière intégrée, tout entière active à tout moment — que crée la fiction à mesure qu'elle avance, et qui est une de ses prérogatives capitales, contredit, non à l'existence, mais à la ségrégation des « niveaux de sens » étagés dans un texte. Ces niveaux n'atteignent pas à la présence réelle parce qu'ils ne sont jamais suivis séparément par l'attention, mais plutôt perçus synthétiquement à la manière d'un accord musical : ainsi la richesse d'un livre tient-elle moins à la multiplicité consciemment enregistrée de ces « niveaux de sens » qu'à l'ampleur de la résonance indivise qu'ils organisent autour du texte au fur et à mesure de la progression de la lecture. Le refus de toute séparation, l'impérialisme du sentiment global, qui font de toute lecture vraie d'un roman une totalisation indistincte, y amènent à prévaloir très généralement, sur le plaisir intellectuel de la compréhension, qui disjoint, la jouissance fondamentalement unitaire qui naît de l'écoute d'une symphonie.

*

Les réflexions de Valéry sur la littérature sont celles d'un écrivain chez qui le plaisir de lecture atteint à son minimum, le souci de vérification professionnelle à son maxi-

mum. Sa frigidité naturelle en la matière fait que, chaque fois qu'il s'en prend au roman, c'est à la manière d'un gymnasiarque qui critiquerait le manque d'économie des mouvements du coït : il se formalise d'un gaspillage d'énergie dont il ne veut pas connaître l'enjeu. On peut se demander, quand il condamne le roman, si le laisser-aller, expressément invoqué par lui, de la démarche romanesque en est bien la cause, et non pas plutôt les effets du roman sur le lecteur, qui sont — par rapport à tous les autres genres littéraires — un ébranlement affectif à la fois plus massif et moins défini : de toutes les formes que revêt la littérature, le roman, même de qualité, est celle qui touche de plus près à l'art d'assouvissement. Valéry parle admirablement de la littérature, si on ne s'occupe que de ses moyens et de leur mise en œuvre, et si on veut bien mettre entre parenthèses les modestes réquisitions du lecteur : rien de ce qui touche à l'ingestion de la chose écrite n'est jamais abordé par lui, et on dirait qu'il ne s'est jamais trouvé lui-même en situation de consommateur, mais seulement de vérificateur des denrées et de contrôleur des poids et mesures.

*

Michel Butor fait, à propos des romans de Hugo, une remarque intéressante sur les arrêts de la narration, qui laisse place chez lui très souvent et très longuement soit à un monologue intérieur, soit à une large amplification descriptive, philosophique ou historique. Il les compare aux *arias* sur lesquels se fige plus ou moins longuement l'action d'un opéra.